Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1995)

Heft: 3

Artikel: La fiancée de Gargantua : Louise Labé

Autor: Saint-Hélier, Monique

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870463

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La fiancée de Pantagruel.

[Louise Labé.]

Monique Saint-Hélier.

Portrait de Louise LABÉ exécuté à Lyon par le graveur Pierre Woériot en 1555 (Bibl. Nat.)

I

Tout est obscurité autour d'elle. Cependant elle rayonne comme une torche.

Qu'est-ce qui donne à cette femme une telle force mystérieuse ?

D'elle on dit le pire et l'éclatant. Et chacun de conclure qu'en somme... non, vraiment...

Les hypothèses s'affrontent, s'échafaudent, — elles s'abattent sans nous laisser instruits de rien.

S'approcher de sa vie, tenter de la connaître, c'est se jeter dans une partie de cache-cache.

Elle échappe, elle échappe toujours. Pourtant elle ne devrait pas. Pas plus qu'une colonne ou un obélisque.

Elle appartient au bâtiment, à la pierre. J'entends par là qu'elle est de ces matériaux qui supportent tout : le sang, la guerre, l'orage. Même la peste.

Elle ne s'effrite pas. On ne la renverse pas. C'est debout et dur comme un pilier. Rien d'une belle ruine pleine de tristesse.

Mais quand, de square en square, le vieux Temps passe la revue de son sérail de pierres, toujours ici il s'arrête. Ici les vieilles mains exténuées d'expériences, se tendent et s'attardent. Comme si la substance de cette vie était encore chaude au toucher sous la pierre morte, les doigts s'émeuvent.

... Elle se défendait bien, seule sur son socle ! Mais toujours inquiétante.

Ils ne sont pas venus à bout de toi, ma fille.

... Ah ! ils peuvent onduler leur mécanique, compléter leur panoplie de gravitons, inventer leurs sales petits trucs à tuer le temps : ils n'en ont pas fini avec l'amour.

L'amour, le clair de lune... mes mésons à moi, grogne le Temps, mes isotopes et mes petits cyclotrons.

Cette petite Labé, elle savait créer de l'espace. Sur cet espace-là... Que peuvent-ils ?

*

«... Et si quelqu'un s'étonne comme d'une merveille et demande d'où vient cette poétesse nouvelle, il saura qu'elle a aussi rencontré pour son malheur un Phaon aimé, terrible et inflexible. Frappée par lui d'abandon, elle s'est mise, la malheureuse, à moduler sur les cordes de sa lyre un chant pénétrant. Et voilà que par ses poésies mêmes, elle enfonce vivement aux cœurs jeunes les plus rebelles l'aiguillon qui fait aimer» (*Petite épigramme grecque*, 1565)[1].

*

Le passage de Louise Labé ici-bas est une aventure assez extraordinaire. On voudrait étudier sur les lieux et dans ce Lyon secret, ce que l'histoire raconte de cette femme surprenante. Mais pour atteindre au vif de cette vie, il la faudrait d'abord décaper de sa légende. Or, stucs et capitons la recouvrent d'une telle épaisseur qu'elle apparaît aussi déformée qu'un de ces meubles drapés de châles qu'on trouve encore dans les salons de campagne : machine à coudre, cornemuse ou cage à colombes ? — on ne sait.

*

D'où vient-elle ?

De celle-ci, de celle-là nous savons pas mal de choses parce que des lettres se sont conservées ou des livres, des Mémoires, des Récits. Parfois des portraits qui vous regardent de quelque galerie. Un instant vous vous tenez immobiles à les interroger : que veut-elle, qui est-elle ?

Souvent elles sont princesses, du moins de grande famille. Leur nom éclate, court, se brise en mille rayons.

Ce sont des soleils, elles forment cour.

Et la nôtre ?

La nôtre ? De partout on lui rendra visite. Des poètes la chanteront. Elle est un événement. Elle aussi tiendra cour. Comme Julie, elle aura sa guirlande. Enfin... elle est célèbre :

Chacun Prince la louait.

Et cependant... Cependant personne ne sait rien d'elle. C'est-à-dire rien d'authentique, d'incontestable. Pas un de ces détails qui étonnent, qui émeuvent — on se contenterait de peu, mot familier,

geste, mais dont nous sentirions par delà quatre cents ans que ce mot la révèle, qu'il la confie au temps.

Nous n'aurons rien.

*

Elle a été aimée. Qui, pour témoigner de cet amour ? Dans cette vie, quelle part est faite au dévouement, à l'amitié, à la tendresse ? Que reçoit-elle des autres, qu'emporte-t-elle dans le secret qui lui permet d'être rayonnante, de se chauffer à son propre feu ? L'amour ? Mais son amour est un enfer : elle aime trois fois, trois fois on l'abandonne. Qui aime-t-elle ? Hors les roquets qui l'insultent et les chiens qui la mordent, on dirait qu'il n'y a personne. Elle n'a donc rencontré que des muets, des effarés ou des blattes ?

Il semble qu'ici la stratégie amoureuse et ses lois invariables : goût de la possession, plaisir de la poursuite, cette ardeur à triompher de toutes, mais qui dans le cas d'une Louise Labé devait assurer à son vainqueur une gloire voyante — n'opèrent pas.

Où sont les gagnants du beau prix ? On dirait que ces messieurs s'évaporent, qu'ils sont dissous ou dévorés.

Serions-nous peut-être en présence d'une mante religieuse ? Dans ce cas quelques reliefs de ses festins demeureraient pour la confondre et l'accabler. Or personne n'accuse.

Cet Olivier de Magny et son petit, petit poème ?... Ce serait lui ? Il tiendrait d'elle ce rôle écrasant d'amant ? Ah ! il manque un peu trop de format. C'est tout ce qu'on nous propose. Encore ne faut-il pas serrer de très près les dates, parce que cet amant lui aussi, le voici changé en fumée.

Autour de cette amoureuse, ce silence déroute. On se contenterait d'un fantôme, mais qu'à ce rendez-vous crépusculaire il se présente au moins une ombre qui la revendique : «Moi, je l'aimais».

Ce n'est pas qu'elle disparaisse : on la voit, on la touche, on la rencontre. Elle reçoit dans une maison remplie de livres précieux. Elle peint, elle chante. La musique est sa passion, l'amour son péché. Elle joue du luth, du rebec, de la viole, de tous les instruments d'alors, et de tous à la perfection. Elle fait pleurer, rire, chanter. Sa démarche est d'une déesse, sa beauté somptueuse,

dorée. Capricieuse et changeante. On soupire, se brûle, s'enflamme. Elle vous rafraîchit dans son jardin aux buis et vous y offre des confitures.

*

Curieuse fortune d'une œuvre qui dort deux cents ans, que ne connaît ni Pascal qui discourt sur les passions de l'amour, ni Descartes qui écrit un *Traité des passions*, ni Julie d'Angenne et ses courtisans : aucune place pour cette terre brûlée sur la Carte du Tendre — ni Racine. Et pas non plus Julie de Lespinasse, sa compatriote, et fort savante en ce même thème.

Elle s'est passée longtemps de la critique, et elle s'en fût passée longtemps encore si dans cette œuvre un ferment n'agissait sur tous ceux qui s'en approchent. Comme tout ferment, il produit avec le terrain de rencontre, des toxines ; elles sont diverses selon la nature et le tempérament des individus.

C'est pourquoi toute une école savante s'est donné pour tâche d'accabler ou de réhabiliter cette morte avec une persévérance bien fatigante.

– Qui donne cette femme à cet homme ?

Sommes-nous à l'église un jour de mariage ? — Non pas. Toutes les noces qui seront proposées ici ne seront que des noces de bibliothèque. Les érudits s'excitent, on joue à retrouver les amants de la jeune femme.

Il est assez curieux de les voir s'opposer et se battre pour une femme qui depuis des siècles repose sous les buis. C'est la Belle Hélène française.

Ah ! ce peuple est pauvre en femmes amoureuses, Didon nous manque et Sapho. Ce n'est pas d'une plage normande qu'Ariane supplie Thésée. Atala est en Amérique. La petite Mancini est Italienne. Les grandes maîtresses louis-quatorzièmes ? — Non, ce sont des œillets montés, quelques somptueuses mécaniques à corps de femme. Ah ! la Nature est ingénieuse qui parvient à tirer d'elles des enfants.

Notre Cordière est toute différente. Le corps chaud, l'esprit rapide, elle savait rire, son ironie a la finesse d'une aiguille. Belle, salace, avec un reste de fabliau, une certaine malice gauloise qu'elle sème sur tout. Elle est de Terre, son royaume est de ce monde. Mais quand l'amour passe sur elle, quand la passion la

saisit et prend mouvement dans son propre génie, alors elle lève en elle quelque chose de plus profond que le désir sauvage. La voici qui brûle, pareille à Cassandre frappée du soleil, elle aussi jette son cri.

*

La tendance générale des critiques a été de nous donner une Louise Labé de plus en plus stylisée, réduite à deux images très sommaires : l'Amoureuse, l'Amante consumée ; l'autre, — modèle un peu flou de courtisane lettrée, à l'italienne, du type le plus élevé, instruite et magnifique. Courtisane lettrée ou femme sans reproche, sa gloire de poète l'environnant dans les deux cas.

Quelle est sa condition vraie ?

Pour porter sur Louise Labé un jugement équitable, il faudrait connaître les textes de ses contemporains, chez les uns ou chez les autres, retrouver sa trace... Elle n'écrivait donc à personne cette femme lettrée et célèbre ? Elle n'avait pas d'amis, pas d'amies ? Seulement un énorme bruissement de paroles, dans une maison toujours ouverte aux va-et-vient desséchant de la gloire. Mais, la porte refermée sur le dernier hôte, — quoi ?

Que savons-nous d'elle en somme ?

De ne savoir rien d'un être, trace parfois dans le secret des portraits obsédants.

*

L'important serait plutôt d'apprendre comment fut possible cette érosion de tous les détails qui supportent une vie, cette simplification perfide ou géniale qui, masquant l'essentiel, laisse Louise Labé sur la rive avec vingt-quatre *Sonnets*, trois *Élégies* et... l'immortalité.

«Je m'avance masqué», — quelle devise lui conviendrait mieux ? Et quel masque serait plus exactement ajusté sur une bouche que son cri ? Ce cri, on suit son frémissement, on l'écoute jusqu'à se confondre avec lui. Quand il se rompt, on se défait aussi. Ainsi le visage vers lequel il s'élançait nous est dérobé. Pas davantage nous ne saurons pourquoi ce cri si riche s'abat sans écho. On dirait qu'il n'y a personne.

Plus entourée qu'elle, cependant, on ne peut l'être. D'Italie, de Paris, tous les gens de savoir et de goût la viennent voir. On se

croise, se rencontre, s'arrête ici. Lyon est une grande bouche qui reçoit les nouvelles et les rejette dans toute l'Europe, c'est presque la capitale de la France, plus que Paris, parce que tout près de l'Italie.

Un grand bruit de paroles monte les escaliers de la belle demeure d'Ennemon Perrin, pénètre dans le cabinet aux livres. On joue, chante, parle sciences, arts et politique. On redescend au jardin. On salue, s'efface tandis que les paroles s'enlèvent, rapides, vives, telles qu'on les aime en France, donnant le ton. Ce ton que l'oreille guette avec une sorte de fringale, pourtant, quelle que soit sa faim, très vite distraite, détournée aussitôt que déçue.

Plaire, amuser, charmer, atteindre à ce ton de société qui est celui de ce monde lettré, déjà sceptique et dès cette époque saturé d'esprit : c'est à quoi on joue ici. Qu'elle mène la partie et gagne à chaque coup, on le sait.

*
* *

II

O sorte dura che mi fa esser quale [2]

Elle des dons des Muses cultivez,
S'est pour soymesme et pour autrui saisie [3]

Mais sur l'essentiel ?

Sur ce qui lui tient le plus à cœur elle se tait.

Pas une allusion, pas un nom, pas un trait personnel. Aucun anagramme ne nous permet de donner un visage ou leur nom à ceux qu'elle aima.

Quelle surprise de découvrir ainsi discrète et délicate celle qui ne craignait pas de livrer vifs, de mettre à nu et comme à l'air ses sentiments les plus secrets, des violences jusqu'alors tout enténébrées d'ombre et dont seules Phèdre, Ariane, Didon, dans un passé irretrouvable, rougeoyaient comme des torches dans la nuit.

Ici, elle s'engage seule mais à fond. Du moins ses aveux ne compromettent personne. Ainsi lui laissait-on tout le bénéfice du scandale ou des inévitables commérages.

Ce silence qui rejette comme accidents ou bavardages tout ce qui n'est pas l'essence même de la passion, nous permet de prendre une mesure assez inattendue de cette femme si compromise. Car c'est toujours à l'amour qu'on l'oppose, l'amour est sa seule référence, comme il est sa mesure étroite. «Mon étendard à moi, c'est l'amour.» C'est parce que l'amour est son thème, sa «maison de naissance», dirait un astrologue, sa matière et son monde ; parce que, hors l'amour, elle ne peut vivre et meurt déserte ; enfin, parce que dans son œuvre, il n'est pas une ligne, pas un vers qui ne témoigne au nom de l'amour, qu'il nous apparaît d'une telle importance que sa délicatesse fût haute, visible, qu'à travers des circonstances adverses et discordantes, cette délicatesse demeure gardienne et toujours miraculeusement sauve.

Sur le rivage de Naxos, ces clameurs d'Ariane, c'est vers Thésée qu'elles montent. Didon, c'est Enée qui l'abandonne. Alcoforado, c'est Monsieur de Chamilly[4]. La Lyonnaise se tait.

Est-ce qu'ici le tourment n'a pas dépassé l'homme que l'appel poursuivait ? Est-ce que l'abandon n'a pas vidé l'amant de son visage ? Est-ce que l'abandon n'est pas devenu l'Amant ?

Trois hommes ravagent cette vie.

Mais, ce vers quoi elle appelle dépasse tellement l'homme ! Cet Absent, elle l'a si fort nourri de sa présence à elle, nourri de son beau sang, qu'absent il est devenu *l'Absence*. Ainsi il appartient à tous les cœurs frustrés.

*

C'est par creusure qu'elle obtient ce résultat. Sans fin, sans cesse, par petites touches, — un trait, un autre, sculptant toujours en elle ce même visage, jusqu'à ce qu'il fût aussi présent que son propre cœur. Et quand elle l'avait ainsi recréé, encore son travail se poursuivait. Une touche puis une autre. Et peu à peu se comblaient et s'effaçaient tous les traits. L'homme était comme enseveli sous son propre visage. Ainsi elle avait dépassé l'homme. Mais ainsi elle l'avait retrouvé :

Mon bien s'en va, et à jamais il dure[5].

Mais tandis que le souvenir de l'homme s'enfonçait en elle jusqu'à perdre son propre contour — hors d'elle, violentes, solitaires, l'une après l'autre, chacune d'elles plus élevée, plus aiguë, plus incroyable, s'arrachent, percent, toutes brûlées du feu dur des arêtes de diamant, se dressent les pointes ardentes des vingt-quatre *Sonnets*.

Elle apparaît redoutable, cette œuvre.

*

On savait qu'elle écrivait des poèmes — d'amour, sans doute. On la supposait tout occupée de ces sentiments charmants, infiniment honorables et délicats, qui valent aux femmes leurs belles auréoles, ces halos de saintes et ces titres d'Amie, de Sœur, l'Ange, l'Unique, — sans poids et cependant l'exact contraire d'une femme légère. Mais graves, fidèles, patientes. On les abandonne, — voici leur plainte :

Seulete suy et seulete vueil estre,
Seulete m'a mon doulz ami laissiée[6].

La muette inconsolable, — c'était la formule rêvée (voir *Lais* de Marie de France, Christine de Pisan). O sexe enchanteur ! Tout cela était très rassurant. Qu'elles continuent donc à chanter. Les larmes sur de belles joues ne sont-elles pas aussi douces à voir que la rosée sur les pêches du matin ?

Pour de telles larmes, les hommes éprouvent un appétit d'ogre.

Elle aussi, elle aurait pu écrire de ces poésies humides qui sentent le petit mouchoir trempé de larmes et la violette. Elle aussi, elle aurait pu appeler à son secours la Mythologie, charger quelque nymphe aimable de ses propres fautes. Elle aurait pu tricher sur ses sensations les plus secrètes. Elle aurait pu, se haussant sur les plus hauts degrés d'une spiritualité d'emprunt, nous apparaître entre Laure et Béatrice, statue adamantine d'une Phèdre baptisée.

Il se trouve qu'elle est la moins menteuse des femmes.

*

Ne vivant pas, mais mourant d'un Amour[7]

Je suis le corps, toy la meilleure part
Où es-tu donc, o âme bien-aimée ?[8]

Crier me faut mon mal toute la nuit[9].

Curieuse créature à qui rien d'elle-même n'échappe, qui semble faire du «Connais-toi toi-même» le premier des commandements de sa Morale. Et des vingt-quatre *Sonnets*, vingt-quatre prises de conscience, d'une passion qui la brûle au plus chaud de la flamme.

Ainsi, elle nous donne de l'amour une peinture cruelle et tragique. D'elle-même et de son mal, une vision si pénétrante, à ce point dépouillée de complaisance et de tout orgueil — elle ne cache rien, n'arrange pas, sincère en une matière où la sincérité n'est jamais requise, — l'angoisse, le désir mis à nu, si fidèlement saisie enfin, que sa vérité atteint aux vérités les plus profondes.

On n'a jamais été si simple et si direct.

Mentir, tromper, abuser autrui n'est pas son fait, — elle nous en prévient (*Élégie III*). Et qu'elle n'est pas envieuse :

Onques ne fut mon œil marri, de voir
Chez mon voisin mieus que chez moy pleuvoir.[10]

Mais elle va plus outre et serre davantage le trait. Sur un point combien plus délicat, combien plus essentiel, elle s'arrête. La nudité rugueuse de l'attaque fait sursauter :

A faire gain jamais ne me soumis.[11]

Faut-il voir là une réponse sans équivoque aux calomnies qui, même dans son triomphe, ne l'épargnaient pas ?

La substance des poèmes, leur tenace éclat devaient fouetter les commentaires. Ah ! si elle avait été un petit cerveau d'amadou qui flambe et s'éteint avec la même rapidité ! Mais elle n'agite pas de paroles mortes. Il y avait là de la passion, du mouvement, du désir, et pour la première fois en France, une femme osait prendre pour sujet direct, comme ferait de l'amour une idylle de Longus ou de Catulle, l'amour charnel. Une autre, plus hypocrite, eût atténué son feu.

L'écho des poèmes remplissait les esprits. On y répondait de partout, en français, en latin, en grec. Toutes les langues célèbrent ses charmes et ses baisers (*De Aloysae Labaeae osculis*). Ce sont les fleurs de la célèbre guirlande :

«Demande à la blanche Labé ses baisers empreints de nectar, qui exhalent les parfums des roses, des tendres marjolaines, des violettes et des sucs de l'Arabie. Ces baisers ne périssent point sur le bout des lèvres ; lancé par une suave haleine, leur aiguillon va jusqu'au cœur, le pénètre, l'agite et l'enflamme. Le feu se répand de là dans tous les sens ; et, dégagée de ses liens, l'âme vient doucement expirer sur la bouche de Louise.» (Antoine Fumée, Grand Rapporteur de France)[12].

On peut trouver que les fleurs sont offertes d'un peu près. On peut trouver les donateurs impudents ou indiscrets. Mais si l'on compare la Guirlande aux Médaillons de Renée de Ferrare...

Ah ! c'est que l'une est fille de roi. L'autre, son père tient boutique. C'est une question de distances, d'étiquette. Disons qu'entre Louise Labé et les donneurs de sérénades, il n'y a pas de pont-levis.

*

Qu'elle nous apparaît faible en somme, au faîte de sa gloire, et mal équipée en dépit de toute son intelligence. Comme tout cela est trompeur ! Sous cette enveloppe suspecte, bat un cœur doux, une âme tendre, naïve même. Le monde est plein de créatures semblables, sauf qu'elles n'ont pas de génie. Elle, le génie la rendait dangereuse, brillante comme l'éclair.

Certains sont contre elle de fond en comble. Ainsi Calvin. Ce sont les premiers feux des guerres de religion. On ne peut pas la détacher de son siècle. A Genève, les injures naissent comme plantes et herbes. On se décoche de ces mots qui sifflent et qui percent.

«Plebeia meretrix», lance Calvin. Mais le plein centre de la cible, ce n'est pas Louise Labé, c'est un prêtre, Gabriel de Sacconay, dignitaire de l'Église de Lyon.

Sa faute ?

On lui reproche de recevoir à sa table «une nommée la Belle Cordière, plebeia meretrix, habillée en homme».

– Médisances ! Calomnies ! «Le plus gratuit des braiements».

Les répliques se croisent, s'affrontent.

Ronsard en reçoit sa part :

– Truie soyeuse, tu t'es mise au plain-chant de la messe. Ce n'est plus ta muse, c'est ta messe qui chante.

– Ranae lemanicolae coaxatio.

– Smash ! la truie se transforme en grenouille, et les coassements s'abattent sur le Consistoire.

Balle d'avoine de ces temps théologiques. Le grain allait lever des moissons plus sévères.

A cette date, 1562, la guerre civile durait à Lyon depuis près de deux ans. L'ami de Maurice Scève, Barthélemy Aneau, est massacré dans la rue comme partisan de la Réforme. Le baron des Adrets commence le pillage de la ville en mai 1562.

Maurice Scève a disparu.

Attaquée, défendue, Louise Labé est emportée au travers du beau paysage de sa gloire. Parfois un remous, des tourbillons, mais toujours sur le courant dansant, les *Sonnets* et sa propre vie jettent leur feu et beaucoup d'ombres.

*
* *

III

Or, les paroles excessives que nous avons prononcées restent comme des lettres de change que nous devons payer toute notre vie.
Proust

Sont-ils donc si étrangement prévenus en sa faveur, ceux qui la défendent ? Que vaut le témoignage des autres ?

Si la parfaite évidence de leurs raisons s'imposait, il n'y aurait pas de problème, point de contestation. Nous prendrions connaissance de son état, sans ce sursaut du cœur ou cette interrogation de l'esprit : de quel droit ?

Être courtisane représente un état dont les rapports avec l'argent sont nettement définis. C'est un état et un esprit. On s'applique à découvrir ce qui, chez Louise Labé, relève de cet esprit. Pas un instant elle ne songe à capter notre confiance ou notre estime, ne cherche à flatter notre imagination et nos sens. Est-ce là comportement de courtisane ? Son mérite est tout de lucidité et de passion. L'œuvre plaide sa cause avec éclat. Ce qui lui confère son rang, c'est bien sûr sa vérité humaine et sa forme. Mais ce qui la sauve, la sépare de tant d'œuvres bavardes, c'est qu'elle n'offre aucune prise, pas la plus petite complaisance à ce chuchotement de confidences amoureuses qui unit, dans une identique bassesse, la bouche qui sème et l'oreille qui recueille. — Est-ce langage de courtisane ?

Cette sincérité, d'une densité redoutable, trouve-t-elle place parmi les séductions habituelles de l'antique profession ?

*

Pourquoi serait-elle courtisane ?

On voudrait savoir quelle nécessité ou quelle circonstance l'aurait jetée en cette voie si particulière, alors que rien ne l'y prédestinait.

Intelligente, riche, belle, — trois conditions se trouvent ici réunies qui d'ordinaire ne se rencontrent pas, du moins au début

d'une vie de courtisane. Riches, elles le peuvent devenir, — rarement partent-elles de la richesse.

L'argent ? — Elle n'en manque jamais. Elle est riche, elle a toujours été riche. Riche et tranquille comme un fruit de serre. Elle n'avait qu'à se laisser vivre.

Son père était dans l'aisance. Cette profession de marchand cordier s'appliquait alors à un genre de commerce beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui, puisqu'il comprenait la fourniture des câbles et des autres cordages utilisés dans la navigation à voile. On naviguait maintenant sur l'un et l'autre océan. La découverte de l'Amérique allait couvrir d'or la corporation. Et la route des Indes, si longue, si hasardeuse, éclaboussée de somptueux naufrages, il s'en engouffrait des mille et des mille de corde. Tant de désastres assuraient un marché vif, sans cesse en hausse. De quoi rendre fort intéressante la dot des petites cordières.

Certainement la jeune fille dépensait beaucoup. Elle était de celles qui mettent une petite fortune pour une doublure de manche que personne ne verra jamais :

> *... la plaisante invencion des habits nouveaus. ... Chemises parfumees de mile et mile sortes d'ouvrages ... mile façons de bottines, brodequins, escarpins, souliers ... manches ... bien enrichies ... gans parfumez, manchons...*[13]

Riche par son père, elle l'est plus encore par son mariage. Des actes de notaires l'attestent. La maison d'Ennemon Perrin est cossue, on reçoit beaucoup et fort bien un monde élégant. Non, vraiment, elle pouvait se consacrer à ses hôtes sans l'amère disgrâce d'avoir à les rançonner au départ.

Alors pourquoi serait-elle courtisane ?

Elle n'est pas cupide, elle n'aime pas l'argent, elle n'est pas avare. De tout cela nous avons des preuves.

Perverse ?

L'un après l'autre, selon l'ordre du catéchisme, on reprend les vieux péchés humains, on remonte et redescend la gamme. On ne trouve pas. La perversité exige plus d'ombre, plus de marécage, des refuges différents, des douleurs moins nommées. Ici, on ne côtoie pas d'abîmes, du moins pas celui-là.

Certes la sensualité aussi connaît ses épouvantes. La sienne est aussi fraîche qu'un melon d'eau. Elle ne cache pas son appétit. Aucune hypocrisie. De cela les femmes pourraient lui tenir rigueur, car elle ne joue pas le jeu, elle dit tout. Si elle a faim, elle

le crie, et de quoi elle a faim, elle le dit également. Les femmes, elles, préfèrent le silence. Chez Louise Labé, pas l'ombre, pas le moindre indice de ce côté «porcelaine», «petit Saxe», auquel les femmes tiennent. La fragilité est exclue d'un beau corps que la mort rompra vite. Elle meurt tôt.

Mais sur l'amour, elle s'explique avec toute la clarté désirable. Depuis quatre cents ans, cette explication demeure irrécusable. Elle n'appelle ni révision ni changement.

Soumise à des traitements inouïs, la face du monde peut n'être plus reconnaissable ; tant que vivront des hommes, ils retrouveront dans leurs poitrines le cri de la Lyonnaise.

*
* *

IV

Cet honneur de Louise Labé, — il est intéressant d'en observer les variations à divers intervalles du temps. On dirait d'une feuille de température. Ses courbes présentent une singulière ressemblance avec celles de la fièvre maligne :

On appelle fièvre maligne une fièvre qui est accompagnée d'accidents plus fâcheux que le pouls ne semble l'indiquer. La fièvre n'attaque guère brusquement.

Voyons pour Louise Labé :

Insensiblement se forme une légende fondée sur des suppositions données pour des certitudes ou des probabilités.

Des accès irréguliers, des vicissitudes de froid ou de chaud dont les intermittences sont accompagnées d'accablement, ouvrent la scène.

Louise Labé meurt en 1566. On la laisse dormir à peu près tranquille. Ce ne fut que vingt ans après sa mort qu'Antoine Du Verdier enregistra à son sujet, en les ramassant crûment, certaines rumeurs et donna signal à la longue injustice. Dans sa *Bibliothèque françoise* (1585), il fait d'elle une courtisane lyonnaise.

C'est la «plebeia meretrix» de Calvin qui bourgeonne.

Mais il eut beau faire, lui et ceux qui prirent exemple de lui.

La fièvre semble alors couver pour ne se décider qu'après avoir fait de grands progrès. Elle se manifeste ensuite d'une manière moins équivoque par un frisson.

Chez Louise Labé, la fièvre couve deux cents ans. Le frisson est provoqué par l'article de Bayle (*Dictionnaire* 1740)[14]. «Bayle, qui n'a pour autorité que Du Verdier, se donne le plaisir de broder là-dessus et d'accorder à sa plume, en cet endroit, tout le libertinage qui fait comme le grain de poivre de son érudition[15].»

La fièvre est alors dans sa plus grande force.

Douze ans plus tard, nous en constatons la violence dans le *Vocabulaire françois*, 1752 ; le diagnostic est dû certainement à un lecteur de M. Bayle :

«Labé (Louise), autrement la Belle Cordière, vivoit à Lyon au seizième siècle. Elle se distingua par ses talents dans la république des Lettres. Elle savoit plusieurs langues en chacune desquelles elle composait des vers ; elle fut l'idole des beaux esprits de son temps ; mais ses mœurs libertines n'honorent pas ses talents.»

Le grand orage de cette fièvre, ce frisson plus ou moins long, suivi de la fréquence du pouls et d'une chaleur assez modérée se présentant sous un aspect fort doux, il peut tromper les plus attentifs s'ils ne sont avertis par l'épidémie.

«Les consciencieux éditeurs de 1824 sont heureusement venus remettre en lumière quelques points authentiques, et ils se sont appliqués surtout (tâche assez difficile et méritoire) à restituer à Louise Labé son honneur comme femme, en même temps qu'à lui maintenir sa gloire comme poète[16].»

«Il faut grandement rabattre de tous ces madrigaux. [...] En prenant aujourd'hui parti, à la suite de plusieurs bons juges, pour sa vertu, ou du moins pour son élévation et sa générosité de cœur, nous ne craignons pas le sourire ; nous nous souvenons que des débats assez semblables se raniment encore après des siècles autour des noms d'Eléonore d'Este et de Marguerite de Navarre [...][17].»

Il n'est pas aisé de fixer la durée des fièvres malignes, tant à cause de l'incertitude de leur commencement et même de leur fin qu'on sait être très équivoque parce que leur longueur paraît être en raison de leur violence.

Ainsi, la maladie n'est pas éteinte en 1863. Sainte-Beuve se montre même plus inquiet : «Il n'y a donc aucun moyen de se le dissimuler, Louise Labé fit beaucoup parler d'elle ; [...] elle continue de flotter un peu indécise entre les noms d'Héloïse et de Ninon.[...] Ce n'est pas une Maintenon, grâce à Dieu ![18]»

Il faut même remarquer que, quand la fièvre conserve dans ses derniers temps un certain degré de force, on doit s'attendre à un dépôt.

Ce «dépôt» n'est pas exclu des commentaires de M. Charles Boy[19].

La maladie prend alors absolument le génie et le caractère de la fièvre intermittente.

Cette dernière observation ne convient-elle pas particulièrement au cas de Louise Labé ?

C'est ainsi qu'en 1924 la courbe a tendance à devenir une droite qui s'inscrit bien au-dessous des minima relevés précédemment.

Nous ne savons pas ce qu'a été sa vie. Toutes les présomptions sont pour que Louise Labé ait été simplement une amoureuse, une émancipée à qui n'avait pas suffi son petit monde bourgeois, pour qui elle était trop belle et trop instruite.

«Il faut se rappeler les mœurs du temps. Il était permis, nous l'avons vu, à une reine, sur l'invitation d'un cardinal, d'assister à la représentation de l'œuvre très licencieuse d'un autre cardinal, mais on n'aurait pas toléré que la fille d'un simple bourgeois, même spirituelle et célèbre par sa beauté, associât son nom à celui d'une fille noble, si sa vie avait été scandaleuse» (Joseph Aynard, *Les Poètes lyonnais. Précurseurs de la Pléiade*, Collection des chefs-d'œuvre méconnus, 1924)[20].

Or Louise Labé dédie à Clémence de Bourges la première édition de ses *Poésies*, qu'elle met spirituellement sous sa protection : «pource que les femmes ne se montrent volontiers en publiq seules». Et elle signe : «Votre humble amie»[21].

Et ceci rejoint le témoignage d'un de ses contemporains qui l'a vivement défendue (il n'était pas le seul, Pontus de Tyard aussi, qui n'était ni un plaisantin ni un pourceau, mais un des hommes les plus éclairés de son époque. Et le vieux Pasquier, si honnête, qu'on se représente un van à la main, tamisant tout son siècle). François de Billon (1555) nous rappelle que s'il y a «quelque chose en sa vie qui puisse être taxée», c'est la faute aux hommes, aux hommes qui s'attaquent «à toutes sans exception, de mil autres sornettes si tresaspres que cela bien souvent les preserve faute d'autres meilleurs propos, de s'endormir à table»[22].

*
* *

V

On la déchiffre à contresens.

Certainement elle fait scandale, car elle n'écrit pas pour les rimeurs du jour qui n'admettent qu'un petit sonnet pétrarquisé ou quelque mignardise d'amour. Sa sincérité entre comme un coin de bûcheron dans l'œuvre pâtissière des précurseurs de la Pléiade.

Pétrarque sévit partout. Une œuvre élevée dégénère.

On récite les *Canzoniere*, on les commente, surtout on les imite. C'est une furie, une contagion, un prurit d'amour mystique. Malgré tant d'abus, d'emprunts, si les *Canzoniere* rayonnent encore d'un éclat non terni, c'est que sous la tendre et contagieuse chaleur de leur enveloppe formelle se cache l'exigence haletante d'un exercice spirituel exténuant. Il s'agit d'un austère dépassement de l'homme. Ce n'est pas dans ce monde que les noces des Amants s'accomplissent. Que deviennent donc les corps dans cet ouragan immobile, tandis que l'âme gravit tous les degrés brûlants de cette poésie stellaire ? Rien ne leur est promis. Les souffrances de l'incertitude, la séparation, — voilà pour ces Amants les beaux fruits de la terre. Les bouches ne se joignent jamais. Et cependant l'Amant avoue :

A peine un désir meurt qu'un autre désir le suit[23].

La poésie est un état divinatoire, son but est atteint quand cet état nous abandonne au seuil de «ce qui ne peut être dit». Les *Canzoniere* y parviennent. Là, dans un silence pour nous tout nocturne, les Amants se retrouvent.

A la lumière qui resplendit sur leurs visages, nous connaissons que ce lieu n'est pas obscur.

*

Ainsi depuis le XIVe siècle, sans y trouver de fatigue ou d'ennui, des générations et des générations de poètes vouent à l'amour mystique leurs amies et leurs chants. Mais, les Immaculées, soumises aux lois d'une nature qui ne s'occupe, ni de dizains ni de *Canzoniere*, — dans les délais prévus, mettent au

monde des enfants qui ne sont pas des sonnets. Et qu'elles s'appellent Victoria, Isabelle ou Lucrèce, n'y change rien.

Cette différence entre la réalité et la littérature, c'est presque toujours au bénéfice de l'hypocrisie qu'elle joue, ou du cynisme.

«Hélas, le lis si pur doit sortir du fumier, dira l'Arioste, le blé ne peut pousser que sur la pourriture.»

Un immense concert de voix amoureuses continuera à exalter cette spiritualité de pacotille, qui n'est plus qu'argument et prétexte à poèmes. Mais, à chaque poème, l'hypocrisie insère plus sûrement ses suçoirs dans les habitudes, les formes du langage, jusqu'à devenir une convention, une orthodoxie, enfin une loi : l'orthodoxie de la déclaration amoureuse.

Comme Pétrarque célèbra Laure...

Ainsi... Ainsi... en toutes circonstances : fiançailles, anniversaires, séparations. Et toujours les mêmes images. Toujours le poème glissé à l'intérieur de certains canons du goût, socialement décrété parfait.

C'est le poème mince pie, un peu fade, un peu sucré, dont on ne se lasse pas car il convient toujours. Trop léger pour fatiguer l'estomac, on en reprend car il ne tient pas la faim.

Ainsi, jusqu'à l'arrivée de Ronsard, jusqu'à la Pléiade, jusqu'aux *Sonnets* de du Bellay.

Sauf à Lyon.

Sauf dans cette surprenante Ecole lyonnaise. A l'imitation des Italiens, son chef, Maurice Scève va lui aussi célébrer une Maîtresse. Dans ce paysage déjà lointain pour nous, celui-là surgit comme un cyprès dans la brume... L'image du cyprès n'est pas ici très heureuse, car l'homme était chétif, sans rien du bel élan d'un arbre. En réalité c'était un petit gnome, à barbiche tordue comme une mèche de chandelle, aux yeux brûlants. Un homme instruit de tout ce qui se peut savoir, et pour qui toute chose devait se transmuer en poème, la poésie étant, parmi les éléments conducteurs, un des plus chargés de présence, — donc le mieux capable de le guider dans la recherche qui mène aux vérités cachées.

Erudit, toute son érudition ne fût pas demeurée plus dans nos mémoires que la poussière de Babylone. Mais il était poète. Les poètes, les vrais ont avec le granit et les étoiles, des rapports de structure : ils demeurent.

Tout fouette son imagination. Poète, il ne possède pas *sa* baguette de sourcier, mais un buisson de baguettes de sourcier. Ses dons sont multiples : mathématiques, architecture, musique, astronomie, sciences, arts plus secrets, amour. A chacun de ces appels, sa baguette vire, répond, rapporte son bien. Silence, solitude, approfondissement de toute chose. Mais toujours son attention tournée vers le miroir intérieur où les signes se transcrivent en images et figures, toute obéissance réservée à cet appel par où se peut appréhender «le signe», cette part de vision vers quoi se tournaient ses recherches : «*Non sinon là*».

Né aux Indes, il eût été un «stavoka». Celui qui entend. Ce contemplatif, du reste, est toujours par les routes. La terre est son support, il la chérit, la hume, la touche. Il la trouve belle, alors il la peint, la dépeint, même la dessine. Et puis il la chante. C'est son amie. Comme la poésie elle est ouverte, s'étale, se donne, et puis... serrée, secrète, — brusquement un instrument. Elle se fait sonde comme la poésie : «*Non sinon là*».

Un sentiment de la nature étonnant et très nouveau, qui n'appartient qu'à lui. Jamais le paysage n'est un décor ; constamment intégré dans la vision méditative des choses, sa présence nous émeut ; nous le voyons à la fois solide et insubstantiel. Cet état double ajoute à sa magie.

Sa manière d'écrire est assez haute. Ce n'est pas qu'elle soit due à la seule science du langage. C'est que le langage est ici le lieu d'un secret, ou si l'on veut, un rendez-vous clandestin. La délicate armure des mots recouvre l'énigme d'une pensée qui semble venir de très loin, dont on ne nous indique en clair que le premier mouvement. Mais tout le poème est traversé d'une sorte de métaphysique ondulante, fil d'or qui le relie aux plus secrètes métamorphoses.

Langage jeté comme un pont entre deux rives, dont l'une ne nous est pas connue et dont le tracé n'apparaît que pour être mieux repris, dissimulé par l'épaisseur des hautes herbes obscures.

Les vers glissent comme resserrés sur leur énigme. La mystérieuse intensité de leur vie spirituelle semble appartenir de droit à l'Art, mais elle peut relever aussi de la mystique.

Une poésie savante dont les éclairs semblent captifs d'une épaisse couche de glace, par endroits transparente.

Cela tient du coffret, du reliquaire, des pierres précieuses. Et tout à coup cela s'ouvre, s'étale, cela sent la pluie sur les feuilles vertes.

Il est Seigneur des boys grands et espais[24].

Parfois le vers a la pureté du sel, d'autres fois il se contracte et se solidifie en quelques cristaux de givre. L'envie vous prend de mettre cette poésie au soleil, comme des stalactites. Alors commence la grande fête du gel et du feu. Le poème devient léger, flottant, rouge, violet, jaune. Et puis cela s'éteint. L'obscur s'abat sur des dizaines et des dizaines de dizains. Une obscurité voulue, sagace, comme jubilante, savourée dans un égoïsme de transe, comme si l'alliage clandestin des mots l'avait brusquement jeté dans l'Incommensurable.

Un personnage étonnant. A la fois, il semble sortir d'un creuset d'alchimiste, d'une allégorie du Moyen Age et du *Banquet* de Platon.

C'est l'homme des bissectrices : il coupe deux fois deux mondes : le naturel et l'autre, le Moyen Age et la Renaissance.

De même on lui voit trois visages : l'un encore tout gothique, penché sur le *Roman de la Rose*; l'autre tourné dans la direction de ce petit Liré ou vers ce Vendômois d'où allait surgir Ronsard. Le troisième, presque sans traits, face éternelle de la contemplation, mais les yeux grands ouverts, fixés

Oultre le Ciel amplement long et large[25].

Le tout chargé d'une ornementation volubile dans le style flamboyant des grands tombeaux de l'époque.

On pense à un tombeau parce que la mort est un des éclairages de l'œuvre, une des valeurs les plus délicates qui serpente, rejoint, repart, achève et donne leur sens à tous ses thèmes.

Quant Mort aura, apres long endurer,
De ma triste ame estendu le corps vuyde[26].

*

Certes son premier maître est Pétrarque. Lui aussi, en sa *Délie*, il va célébrer la créature idéale qu'a rêvée le Moyen Age, de Dante aux troubadours.

Comme Laure et Béatrice, elle ne sera jamais l'amante mais la Parfaite Amye seulement. Laure, c'est du ciel qu'elle rayonne. Le lieu de combat de Maurice Scève c'est la terre ; le corps de sa Délie n'est pas un corps glorieux, rien d'une de ces femmes de verre, transparentes et traversées de rayons dont la gloire habite les hauts lieux.

Quoiqu'on ne voie jamais sa bien-aimée, on sent sa présence, plus que celle de Laure dans Pétrarque :

Mais quand ton front je revy pacifique
Sesjour treshault de toute honnesteté
[...]
Sentant ses mains, mains celestement blanches
Avec leurs bras mortellement divins
L'un coroner mon col, l'aultre mes hanches[27].

Tout le contraire, on le voit, de la pure abstraction que certains pensent trouver dans cette œuvre. Mais la spiritualité est ici dans le noyau.

Tu me seras la Myrrhe incorruptible
Contre les vers de ma mortalité[28].

Il vit dans une contradiction perpétuelle ; de toutes ses souffrances c'est celle qu'il exprime le plus profondément : ce sentiment d'illogisme, de flottement dans une passion sans espoir.

Pétrarque est centré sur un but unique. Mais lui, Scève, toutes les forces de son univers d'homme le travaillent. Dans sa *Délie*, le thème douloureux est comme semé, dispersé à travers des centaines de dizains, — bien différent en cela de la belle ordonnance de Pétrarque. L'apparence de l'ouvrage, sa structure en est totalement changée.

Dans l'isolement géométrique du sonnet, c'est du centre que Laure rayonne, que s'exerce en chacun des mots son pouvoir d'envoûtement. Tandis que la *Délie* est une sorte de «Journal» en vers, obscurs et magnétiques, où l'Histoire, les thèmes scientifiques, l'actualité quotidienne accompagnent et enchevêtrent le thème amoureux en une mystérieuse et fascinante polyphonie.

C'est la gloire de Maurice Scève d'avoir dominé de si haut un courant lyrique où sa dévotion à Pétrarque le portait. Une identité de goût, de savoir, de glossaire justifiait ce choix et cette quête du plus haut bien qui tout naturellement le menait.

Disciple de Pétrarque, il crée son propre espace comme il crée volontairement sa nuit.

*

En 1555, quand paraissent les *Sonnets* de Louise Labé, il y a plus de deux cents ans que Laure est morte. Mais Scève et Louise Labé ne sont séparés que par peu d'années. Il a dix ans de plus qu'elle, peut-être quinze. La date exacte de leur naissance n'est pas connue. Pour elle, on la fixe entre 1520 et 1525. Elle a dix-neuf ou vingt-quatre ans quand paraît la *Délie*. Il est célèbre dans toute l'Europe. Elle est célèbre. Les mêmes voyageurs leur rendent visite. Penser à l'un, c'est évoquer l'autre. Mais les rapprocher, c'est aussitôt mesurer leurs distances. Lui, c'est un monde, elle n'est qu'une femme et son pouvoir d'aimer.

Elle tiendrait de lui sa science du langage, la rigueur et la qualité de l'expression, ce n'est pas impossible, bien que rien dans les *Sonnets* n'indique cette dépendance (ni le style, ni l'inspiration, ni la versification des deux poètes ne sont comparables). L'œuvre de Scève est secrète, celle de Louise Labé, ouverte jusqu'au noyau.

L'influence est à prendre ici de beaucoup plus haut, ce n'est pas celle d'un maître ès arts, mais celle, plus occulte et plus agissante, d'une «présence».

Sur un certain plan, tout les sépare, leur vie se vit dans des conditions entièrement différentes. Ce sont deux explorateurs, lui d'un univers, elle de son propre cœur.

Mais lui qui savait regarder «au-delà de la fibre et de l'aubier vivant», devine-t-il cette âme forte et singulière ?

*

Elle fait œuvre à part. Cette présence de Pétrarque et cette présence de Maurice Scève ne faussent en rien ses dons. Elle n'est pas glacée ni gauchie par le climat de leurs grandes œuvres sévères. Elle garde intacte son agressivité, même elle dépasse la mesure dans le sens interdit. Mais en art, la mesure doit être dépassée : c'est au tempérament de l'artiste d'être assez riche ; assez ferme pour nous rendre sensible son frémissement dompté.

Son élan est à elle, et sa passion.

Certes, ces deux œuvres de maîtrise nourrissent son génie. C'est contre les plans nocturnes de cette poésie ascétique que les *Sonnets* allument leur haut incendie, mais dans la lueur des flammes, c'est elle que nous voyons.

Sa part, c'est le carnage.

Qu'a-t-elle de commun avec Laure, avec Béatrice, avec l'amie de Scève, cette Délie «au beau front pacifique»?

L'amour, la mort, l'absence apparaissent dans les trois œuvres, mais chez Louise Labé le sens de l'épreuve : Amour et Mort est entièrement différent.

Elle, son amour éclate comme un piment rouge au milieu d'une corbeille de brugnons.

Ah ! que les autres élèvent vers le ciel leur Béatrice de lumière et leur Laure cristalline, si transparentes et légères qu'on peut voir à travers toutes les chimères des ciels inventés.

Qu'a-t-elle de commun avec cette sorte de «Mort-comète» qui promet à votre résurrection tout l'espace du ciel. Le renoncement n'est pas son affaire, ni le sacrifice.

Elle, elle enlace son thème autour de sa colonne de désespoir comme le plus violent, le plus tenace, le plus poignant des lierres, qui ne sera jamais par aucune main arraché de son sol. Elle est de Terre. Ou bien d'Enfer. Tout Paradis lui est fermé.

La mort, elle ne la redoute pas, elle la veut bien, mais à une condition : quand on viendra la prendre, qu'elle soit dans les bras ardents de l'Autre, encerclée comme le lierre encercle le tronc des arbres, bouche sur bouche, cloués par la même foudre. Alors elle mourra plus que vivante heureuse.

Ici, pour parler d'elle, il n'y a plus de mots : il faut la laisser là, Prométhée femelle, liée à son rocher, ses cheveux de tempête battant l'abîme, accepter que l'Autre lui mange le cœur

in saecula saeculorum.

Sur terre, nous ne pouvons plus rien pour elle.

*
* *

VI

A-t-elle beaucoup changé, la ville de Lyon ? Des maisons hautes, des escaliers qui grimpent, se haussent, tournent, harponnent les façades à mi-corps par le flanc, disparaissent, rejaillissent plus étroits, débouchent sur de longues maçonneries à la Kafka, grises, aveugles. Et par au-dessus, Fourvière qui, en bas, trempe ses pieds dans l'eau. Deux fleuves pour une ville, mais pas de gaieté. Une ville bizarre, marquée, — mais par quoi ? Quel levain la travaille ? Sur quels secrets se penche-t-elle, bruissante et sourde ? Offerte. Et toujours on dirait, défendue de l'intérieur par des fortins de fantômes.

Une communauté de marchands, guidée par son Economie Politique, — qui va de son Livre de comptes au *Banquet* de Platon — ce n'est pas très fréquent, ni si aisé à lire.

Une ville pétrie de contrastes, qui joint à la brutalité des mœurs commerciales le calme détachement de ses érudits. Libre-penseuse et bigote, tenace et tendre. Et, dans les brouillards d'hiver, somnambule, elle glisse sur ses ponts.

Bâle donne un peu cette impression érudite et commerçante. Mais ici, il y a la soie, ce long fil que tissent les canuts et qui donne à la cité son air d'épeire miroitante. Était-ce très différent au seizième siècle ?...

*

Pour moi, c'est la vie réelle de cette femme que je cherche. Pourquoi, séparée de l'Art, cette vie nous toucherait-elle moins ?

D'où vient-elle ?

On voudrait savoir tout du métier de son père, connaître les gestes des cordiers, les lois de leur corporation, comment le chanvre se tord, se tresse, se natte. Le poids, l'ampleur — quel aspect avaient ces énormes quenouilles et le bruit de l'enroulement des cordes sur les toupies, l'allure de ces fileurs attachant leurs queues de chanvre au bout d'une longue perche (deux à trois mètres), et puis l'ajustant à peu près comme font les femmes de leurs quenouilles, ou bien tournant les lourdes chevilles sur lesquelles s'enroulent les cordes.

Tous les métiers ont leur odeur. Qu'est-ce que ça sent dans une corderie ? Sec, gras, aigre ?

Avec son lourd gréement de filins et d'amarres, la boutique de Charles Labé devait ressembler à un bateau.

Une vieille boutique sur un quai, à Lyon — CORDES ET AGRÈS —. On y trouvait de tout. Depuis la grosse corde qui sert à la manœuvre d'un bateau, au jet d'une machine, en passant par les cordes de maçon, la corde à mesurer le bois ou la corde sans fin des rouets à filer, jusqu'aux cordes nouées — les énormes, garnies de nœuds pour l'escalade des murailles. Enfin les cordes de pêche et les cordes de manège.

C'était très fréquenté : matelots, vieux capitaines, soldats passant en Italie — il y avait toujours des guerres, des sièges. L'héritage de Valentine de Milan coûtait cher aux Français.

Tous ces acheteurs de cordes s'arrêtaient ici, discutaient le coup. Les uns revenaient de Naples, les autres, de ces terres du bout du monde, abritées derrière leurs palmes. Ils parlaient des îles vierges, de la chaleur. Ils décrivaient la soif, les oiseaux, les arbres qui semblaient s'étouffer, s'étrangler, serrés dans l'ombre. Mais surtout ils parlaient de l'or. Jamais langage n'avait été aussi expressif. Dans une grande gloire d'ailes et d'eau marine, la terre semblait haleter comme un oiseau fantastique enfin apprivoisé... Colomb, Amérique, les Grandes Indes... Certes, ces contrées valaient la dépense et les peines d'une conquête. Les récits enchantaient. Et pour les écouter, quel décor : des échantillons de cordes qui pendaient des poutres comme des vipères ; ou bien dans un coin, enroulées et enroulées, en tas énormes de boas morts, tandis que les fileurs de chanvre se reculent le long des murs, reviennent, attentifs aux longs tours des cordes.

Aux odeurs lointaines, une autre se mêlait, toute proche, familière ; l'odeur du Rhône entrait, sortait, se jetait dans tout. On entendait de loin son ronflement de poulain furieux ; il filait tout le long du quai, emportant le paysage en croupe, le jetait sous un pont, puis au-delà, descendant en tourbillon tandis que les mouettes s'avançaient à l'encontre, piquaient des flèches d'églises, des toits de maisons ou l'ombre d'une longue queue de canots qui s'avançaient par secousses, le nez en l'air, solidement liés les uns aux autres par les cordes de Maître Labé.

Est-ce qu'elle aimait tout cela ? L'air affairé de son père ? On entendait des cris, des glapissements, les apprentis qu'on bouscule ou bien un marinier qui braillait.

Peut-on l'imaginer volant à saute-mouton par-dessus les tas de cordes, grimpant aux nattes de chanvre ? Ou si elle suivait tout de sa silencieuse attention ?

Avec elle, on est obligé de s'y prendre comme font les voyantes : on tâte l'air, ausculte le vide, on flaire. Ici de l'eau, là des cordes, — il faut relier ces deux éléments : un jardin apparaît, élégant, avec des buis. De quelque manière qu'on s'y prenne pour considérer cette vie, l'eau est là et le chanvre tordu. On sait qu'il y a une ville, un horizon de collines ondulé de grands plis ; des étangs, des aubépines

> *Pour le Soleil, qui delà la riviere*
> *S'en va coucher oultre le mont Forvière*[29].

Ajoutez à cela ce Moyen Age, ce temps âgé qui faisait sa mue en même temps que la petite fille. Et la pesante sonnerie des cloches. Le son des grosses cloches, le son des cloches plus petites, laudes et grâces à notre Seigneur Christ.

*
* *

VII

Ah ! C'est un temps extraordinaire, vraiment fait pour les pédagogues et les manuels scolaires. On dirait qu'on ouvre un dépliant, on tire et... l'immense Moyen Age recule dans la pénombre, se couche dans sa grande boîte catholique avec ses arcs, ses piles et ses vitraux, — Strasbourg, Beauvais, la flèche de Laon ; avec Turpin, Carles li Reis nostre empereire magne, avec Roland, Artus, Mélusine, le cheveu d'or d'Iseult, la lèpre de saint Louis, Villon — se couche au pied des hautes cathédrales, solides et délicates avec leurs imageries de verre, les monstres des porches, et dans la pénombre des nefs, le cavalier qui dort sous son écu.

Fini pour trois cents ans.

Le décor change, quelque chose d'autre s'annonce : une architecture nouvelle, prometteuse de joies, de statues et de jardins, qui semblait faire de l'existence une entreprise très agréable. Le paysage paraît naître d'un songe de poète. On pourrait croire qu'architectes et sculpteurs ont rencontré quelques jeunes Immortelles qui ne consentent à les suivre que s'ils s'engagent à leur construire un monde où des dieux pourraient vivre.

On assiste à une invasion de dieux. Ils se posaient partout, sur les socles, dans les niches. Ils occupent l'axe des jardins, on dirait un lâcher de pigeons.

Dieux français imités des dieux italiens, qui les tenaient des Grecs : mythologie frivole qui se suffit de lauriers, de bosquets, d'un bruit de fontaine. Exilés sous ce ciel, aucun lien, rien ne les rendait solidaires du paysage. Ils ne semblaient traduire qu'une conception décorative de la vie.

Les maisons changent. Ce ne sont plus des maisons-escargots, serrées dans leur dure coque de pierre, fendues de fenêtres aveugles, maisons qui n'offraient au passant que leurs dos et gardaient pour elles seules l'œil vert du jardin, sa rose et son escabelle, ses passe-pieds plus étroits qu'un ruban.

On ouvre, on aère, on dirait que les maisons font demi-tour. Un souci de beauté et de perfection donne aux demeures une élégance courtoise : portes somptueuses ornées de riches sculptures et de décorations ; harmonie d'escaliers, de terrasses, de fontaines.

A ces âmes plus comprimées qu'un obus d'air liquide et qui ne peuvent se débonder que dans l'extase ou dans l'enfer, on offre cette Arcadie.

Le jardin du Moyen Age est clos et régulier, *hortus conclusus*. Il est entouré de murs, de haies, de palissades.

La clôture s'abaisse. Insensiblement le jardin s'italianise, non point dans le tracé mais par les accessoires. Les poteaux de bois sont remplacés par des colonnettes de pierre, toscanes ou doriques ; les poutres deviennent des entablements ; les fontaines et les fabriques s'ornent non plus d'images religieuses mais de sujets mythologiques. Enfin apparaissent ces promenoirs de charpenterie, ces portiques où s'accrochent des roses ou de la vigne. Des arbres taillés scandent le parcours de la composition.

*

Ah ! le monde changeait tellement ; il changeait sous les yeux de Maître Labé, sous les yeux de sa petite fille.

Sans doute le père emmenait-il l'enfant visiter les nouveaux chantiers. Ils avançaient parmi les vasques, les tritons, contournaient des blocs de marbre.

A lui, de telles églises ne plaisaient pas. Ce n'était pas soupe de maçon, ça non, mais on ne s'y reconnaissait plus : aucune arche, pas d'ogives ; là-haut, près du ciel, point de tours jumelles. Aucun de ces toits voussés comme un dos de vieux. Les églises étaient des palais tout pareils à ces demeures de seigneurs toscans ; elles ne parvenaient pas à l'émouvoir, sur ces murs il ne se passait rien. La comparaison était tout en faveur de la vieille cathédrale. On lui avait maçonné là un édifice si fort et si durable que feu ni fer ne pourra consumer ni détruire.

Ses yeux erraient tout le long de la façade familière. Ici il retrouvait tout. Une cathédrale c'était lui-même, tout ce qui était de l'homme était représenté là-dessus ; c'était simplement un gigantesque homme de pierre, l'homme géant qui, à la fin de la course, touche son salaire. Etiré, étiré tout le temps, il partait de bas, des fornications du porche, et de là commençait sa montée, degré par degré, avec une abondance, une variété, une foison de fautes, de péchés, d'erreurs. Il fallait harponner l'escalier, puis

par des retraits, des saillies, par des chemins de gargouilles et des anges, se hisser, s'avancer, achever l'ascension miraculeuse, jusqu'au bourdon. Et enfin jusqu'au dernier étage, cette croix long dressée dans le ciel, à sa suite on passait dedans. C'était bien, c'était ce qu'il fallait. Du parvis, quand il levait la tête, il voyait tout tracé son chemin.

Sur le sol, l'ombre des colonnes neuves s'allongeait, très longue, étrangère, coupée par le fronton du toit.

Sa main s'avançait vers la vieille église.

– Il n'y a homme deça la mer qui mieux ne se connaissait en maçonnerie.

Elle écoutait, riait, baragouinait toutes sortes de mots étrangers, qu'elle chipait Dieu sait où.

Une colonie italienne vivait à Lyon, riche, brillante, vêtue bien différemment de ces Lyonnais encore tout engoncés dans leurs houppelandes Moyen Age.

Les autres étaient comme des paons, comme des faisans dorés et argentés, les yeux ardents, le regard téméraire. Leur langage italien s'accordait à cette vivacité de plumage.

Sûrement elle devait entraîner sa bonne vers le quartier des banques où l'on rencontrait ces personnages excitants.

Ces gens qui sont habillés comme des bannières, est-ce des saints, des princesses ? Et toujours accompagnés de magnifiques Monsignors.

Elle emplissait la maison de ses images brillantes. Aucun de ces raffinements n'était perdu pour elle. La riche perfection des costumes lui apportait la révélation d'un monde, le désir lui venait d'être toute pareille à ces personnages magnifiques. Elle aussi, un jour, sa langue remuerait avec cette rapidité fascinante des mots qui s'envolaient comme des oiseaux.

Elle pensait à tout cela dans les pièces basses de sa maison aux plafonds bruns, aux recoins obscurs. La lumière glissait sur les sombres panneaux polis. L'eau du fleuve semblait se pencher vers la petite fille des vitres, murmurer, raconter, proposer d'étranges changements.

A quoi d'autre aurait-elle pensé l'hiver quand sa bouche gelait contre les vitres obscures ? Sauf cette sorte de lumière noire qui monte des fleuves la nuit, on ne voyait rien. Entre les berges, l'eau ressemblait à une longue peau d'anguille. Elle écoutait, oh comme elle écoutait ce silence, à demi-morte de peur dans l'obs-

curité. Le silence glissait sur le fleuve comme s'il eût été à califourchon sur l'eau.

– Anne ma sœur.

Il s'en fallait de plus de cent ans que la question fût posée à la jeune Anne.

Rien de vivant ne s'entendait. Le fleuve respirait fort. Elle l'entendait flairer chaque herbe, flairer une souche avec le bruit d'un chat qui tète. Mais parfois dans ce silence aussi grand que la nuit, de loin, plus proche, très près maintenant, le martèlement des sabots d'un cheval frappait le pavé obscur. Le visage collé aux vitres, dans un halo de lumière jaune, elle distinguait un cavalier portant une boule d'étoupe et de résine flambant dans un panier de fer. Il éclairait la route avec sa torche.

*
* *

VIII

Quelle femme va sortir d'un tel décor ? Une refoulée ? Une béguine, son chapelet aux doigts, qui s'en va chanter vêpres et matines avec les nonnes ?

Quelle femme un Lyonnais peut-il espérer ? La Présidente de Tourvel avant Valmont ?

Une béguine ? L'Eglise ne va donc pas conquérir cette âme ? Eh bien non. Louise Labé ne laisse aucune chance : elle échappe, lisse et fluide, offrant moins de prise que l'eau aux séductions catholiques.

Baptisée, qui le paraît moins qu'elle ? Dans les pages qu'elle nous a laissées, dans ses plus beaux cris, s'en trouve-t-il un seul qui dépasse l'homme, vise plus haut, cherche hors de sa réponse un secours ?

L'homme est son Amérique, c'est sa grande Découverte. Elle ne cessera de tourner autour de cette terre humaine, cherchant le cœur sous la peau, cherchant et cherchant, et ne recevant de sa quête que des blessures. Pourtant le cri ne cherchera jamais d'autre issue ou d'autre écho que dans cet autre cœur muet pour elle.

*

Quel homme fallait-il à cette Pasiphaé ?

Un muletier espagnol, chaud et décapé comme un mousquet ?

Ou quelque beau tueur, un de ces hommes qui vous offrent l'amour et la mort dans leurs mains tendues ?

Ou cet autre qui semble parler sa langue, s'exprime dans le même ton et paraît, mais trois cents ans trop tard, donner réponse aux sonnets :

Ne faites rien que m'aimer.

*

Je voudrais tant vivre avec vous à jamais.

*

Si je n'ai d'autre mérite que mon grand amour pour vous, il doit suffire à me rendre sacré.

*

Me serait-il jamais donné de vous tenir de nouveau dans mes bras, et alors faudra-t-il de nouveau vous quitter ?

*

Si j'ai été cruel et injuste, je jure que mon amour a toujours été plus grand que ma cruauté, qui n'a été que d'une minute, alors qu'il est trempé pour l'Eternité.

*

Votre nom ne passe jamais sur mes lèvres, ne laissez jamais passer le mien sur les vôtres. Ces personnes ne m'aiment pas.

*

Si les souvenirs sont heureux dont je retrouve la trace, je vis dans une sorte d'heureuse misère, s'ils sont malheureux, c'est dans une misère tout à fait misérable.

(Keats, lettres à Fanny Brawne)[30]

*

Elles sont étonnantes, ces femmes lyonnaises. Protestantes ou Catholiques. Sourdes, feutrées, sévères, un psautier en main ou le paroissien, et cet air de perpétuel retour de messe, les épaules qui fléchissent sous le poids de l'Incarnation. Demi-deuil des visages demi-deuil des gestes.

Et tout à coup, de siècle en siècle, dans une déchirure d'éclair, Louise Labé, Lespinasse, et cette Juliette Récamier, si belle, prix de tenue et d'élégance en chaise longue *in saecula saeculorum*.

Ces deux-là, jamais le fleuve ne les effleure. Elles naissent en terrain sec. Du fleuve, la belle Juliette ne garde que l'éclat nacré, la chair froide de l'alose, qui est un poisson de Saône. Lespinasse n'a rien de fluvial ; c'est une mite qui ronge son propre cœur. Pas la moindre tache d'eau chez Juliette, même pas une trace de larme : de tout elle sort indemne. Elle a tant de style qu'elle en devient meuble. On dit : chaise Récamier, style Récamier, époque Récamier ; elle appartient au Mobilier National. Mais dans l'esprit de chacun, jamais la chaise longue n'apparaît vide, privée de son fantôme. La Sylphide est là, elle sourit... Sourit-elle ?... Ce bras, cette main, la chevelure... qu'oublier ? Les leçons de tenue et de maintien les plus sévères ne nous donneront jamais cette... Mais, précisément, cette manière qu'elle avait de s'asseoir, d'être allongée et décente, assise et allongée... enfin ce n'est pas si facile ni si commun. Des peintres de haut rang ont échoué, leurs modèles ont l'air de filles. Ah ! c'est sans doute qu'elles ne sont pas Lyonnaises...

La nôtre, le décor la tient : de l'eau et des cordes. Pas plus qu'un portrait au mur, elle ne peut abandonner son cadre. Les cordes du père. Les cordes du mari. La Belle Cordière — elle n'en sortira pas. On dirait une malédiction de fée.

*
* *

TOI

Elle va devenir celle de la petite fille qui grandit ici

*

Ce qu'on voudrait c'est faire saisir l'inconsisttance d'un destin d'enfant en présence de ces forces formidables: tout le feu et l'ombre que projetaient sur les hommes ~~xxxxx~~ les troubles del'époque/ ~~époquexdexxxxxxx~~ et les grandes découvertes.

Peut-être même cette ipression contribue-t-elle à rendre plus sensible, plus amicale le miracle de cette apparition juvénile. Hors de ce jeu de force et de cette conjonction de temps, elle apparaîtrait différente.

*

Elle tombe dans un temps où tout bouillonne et où, pour ainsi dire on tombe dans la chaudière

*

Il semble que sa vie ne peut être construite qu'à partir de l'idée que sa existance, son développement s'est effectué dans les rayons entrecroisés de lumières et d'ombres que projetaient sur les hommes ces grandes découvertes. Les caractéristiques morales et intellectuelles de cette attrayante créature en recoivent de même tout le feu et l'ombre. Hors de ce jeu de forces et de cette conjonction du temps elle apparaitrait différente.

*

Elle va devenir célèbre la petite fille
qui grandit ici.

Ce qu'on voudrait, c'est faire saisir l'inconsistance d'un destin d'enfant en présence de ces forces formidables : tout le feu et l'ombre que projetaient sur les hommes les troubles de l'époque et les grandes découvertes.

Peut-être même cette impression contribue-t-elle à rendre plus sensible, plus amical le miracle de cette apparition juvénile. Hors de ce jeu de forces et de cette conjonction de temps, elle apparaîtrait différente.

*

Elle tombe dans un temps où tout bouillonne et où, pour ainsi dire, on tombe dans la chaudière.

*

Il semble que sa vie ne peut être construite qu'à partir de l'idée que sa croissance, son développement s'est effectué dans les rayons entrecroisés de lumières et d'ombres que projetaient sur les hommes ces grandes découvertes. Les caractéristiques morales et intellectuelles de cette attrayante créature en reçoivent de même tout le feu et l'ombre. Hors de ce jeu de forces et de cette conjonction du temps, elle apparaîtrait différente.

*

«... se commettre à la misericorde des vents, des vagues, des bancs, et rochers, perdre la terre de vuë, aller par voyes inconnues, trafiquer avec gens barbares et inhumains [...] Et toutefois par là, sont communiquees les richesses d'un païs à autre, les sciences, les façons de faire, et ha esté connue la terre, les proprietez, et natures des herbes, pierres et animaus. Quelle folie fust ce d'aller sous terre chercher le fer et l'or ? combien de mestiers faudroit-il chasser du monde si Folie en estoit bannie ?»

Louise Labé, *Débat de Folie et d'Amour*[31]

*
* *

IX

Née princesse, quel destin différent et qui l'eût moins trahie. Princesse, elle eût voyagé, suivi son mari dans quelque cour, Ferrare, Rome, Florence. Nous lirions ses lettres. A suivre le *Débat de Folie et d'Amour*, on se rend compte de la qualité des mémoires qu'elle eût laissés derrière elle : le trait est rapide, sûr, il vole. Un style de libellule, à la foi liquide et ailé. Comme si écrire, c'était danser sur l'eau. Elle sait mordre et rire. De plus, son appétit ne dédaigne rien. De quelle lame étincelante elle eût ouvert ces cœurs de courtisans. Que d'esprit, quelle malice. Nous connaîtrions son clan, sa politique, la haute sagesse de ses intrigues. Qui la recherchait. Ses ennemis. Quelle cabale s'ourdissait dans le secret de ces alcôves italiennes, si délicatement empoisonneuses.

Quelle époque, Seigneur !

On dirait qu'à certaines périodes du monde, la Terre entre en mal d'enfant. En elle, des choses remuent, s'agitent, s'énervent. Des masses énormes de territoires surgissent. Sans doute, en ces périodes les baguettes des sourciers doivent-elles virer et se dresser comme des serpents.

Il se passe des choses, des choses...

L'eau surgit de partout. Ah ! chaque marin a son content : des mille et des mille de nœuds marins. Jusqu'à Saint Domingue cette eau les conduit. Et les Portugais jusqu'aux Indes.

Il se passe des choses, des choses.

On invente l'imprimerie.

Les Turcs prennent Constantinople. Voici les Grecs rejetés en Italie, avec leurs manuscrits, leurs mythes et leurs héros. Quelle chance pour les Italiens ! On copie, on traduit, on s'enchante. C'est la résurrection d'un monde. Peu surprenant que les narines des rois de France, toujours si sensibles à l'odeur italienne, s'émeuvent. Les voilà qui se mettent en route. Charles VII, Louis XII, François Ier.

Quelle fortune changeante ! La gloire de Marignan, et puis : «Tout est perdu, Madame, fors...»

Mais c'était très exagéré. Avec les lis vaincus et l'honneur sauf, il ramenait chez lui la Renaissance en croupe, le goût des

arts et de l'esprit... Est-ce que les rois ont coutume aujourd'hui de s'en aller à cheval rue de Beaune, chez Gaston Gallimard, comme il s'en allait rue Saint-Jean de Bauvais, jusqu'à l'imprimerie de Robert Estienne ; et là, d'attendre sans impatience que le Maître eût achevé de corriger l'*épreuve*, cette chose avant tout pressante, et sacrée ?

Ah quel temps !

Villon est mort depuis sept ans quand on découvre l'Amérique.

L'Amérique a huit ans d'Europe en 1500.

Et le siècle quinze ans quand l'Inde à son tour...

Rabelais vit à Lyon, presque la capitale de la France. Avant-poste de l'Italie, c'est elle qui reçoit les premières bouffées du grand bouquet Renaissance, mais aussi les premiers remous des convulsions de Florence.

Marot passe à Lyon, *via* Genève. Il y revient, il en repart.

En Allemagne, un moine obèse empoigne les colonnes de l'Église, il en secoue le pape, — quelques sacrements tombent.

En France, c'est Calvin et sa torche froide.

Avec ces deux, c'en est fini de la liberté de l'homme.

Cent années de guerres civiles naissent dans les pas de ces hommes. L'Inquisition est établie en Italie en 1560.

Avec quelle énergie catholiques et protestants vont s'entre-tuer.

Les sociétés s'organisent contre la liberté des individus.

*
* *

X

L'Amérique est là, quelque part derrière l'eau. Avec peur, avec fièvre on parle d'elle, on l'évoque comme un fantôme. Cette présence transforme la vie, la vie mentale, la vie économique. Et ce n'est pas le plus important.

Le plus important, c'est ce qui arrive à la terre, c'est que la terre elle-même va changer. Elle va changer d'aspect, de forme. Le sentiment de l'existence physique de la terre s'accroît. Mais ce changement, pour beaucoup, sera cause de troubles profonds. C'est l'âme de l'homme qui est atteinte par ce biais imprévu, ces hypothèses effarantes, une science presque secrète qui va se heurter à l'autorité tyrannique des *non possumus* romains.

On découvre la terre. Pour Dante, elle était ce que la femme était pour Pétrarque : une entité métaphysique.

Mais pour Galilée ?

Pour Galilée, la terre prend un visage. Peut-être n'a-t-elle pas tout à fait ce visage d'aujourd'hui, un peu aplati aux tempes, comme un de ces enfants que le forceps de l'accoucheur a serré dans ses pinces, parce que le travail de la mère s'était ralenti.

Cette terre des savants offre aux recherches un miroir plus inquiétant et de lecture plus fascinante que celui des voyantes.

Qu'elle est vaste, cette terre. Ceux qui découvrent reviennent obsédés. On écoute, on compare, on cherche, on étudie. On découvre la terre, non seulement son pelage d'arbres et de montagnes, la lente coulée des fleuves tropicaux, la couleur sombre, rouge, jaune de ces hommes. L'or, les pierres précieuses, les bêtes inouïes. Certes, tout cela passionne. Tous le sentent qu'avec la terre des savants, le ciel des astronomes, on se met en route, on s'en va «plus oultre». Terre, monde, univers, — les mesures de l'homme s'agrandissent, elles requièrent des précisions nouvelles.

Qu'on le trouve bon ou mauvais, il n'y a pas à le nier :

«Elle tourne».

Non, pas encore ! Galilée n'a pas encore prononcé sur elle, du moins pas à haute voix, — les paroles sacramentelles. Elle n'est pas libérée.

Pour l'instant, son télescope scrutant la lune crevassée d'ombres, il nous dit que ses cratères faisaient ressembler la surface de la lune à la queue d'un paon.

*

Qu'est-ce qu'une fille de cordier a de commun avec la prise de Constantinople ? avec Gutenberg ? avec Christophe Colomb ? Quoi de commun avec Jules II ? avec les Portugais ? Était-elle là quand ils arrivent au Cap des Tempêtes ?

Et pourtant...

Comme une princesse héréditaire, elle va hériter de ces bouleversements.

Était-elle là quand Adamastor le Géant jette à ses Portugais demi-morts de froid, de faim et de fatigue :

«Oui, vous êtes venus de loin, de ce Tage et de cette Lisbonne, vous êtes bien fiers de vous, enfants qui ne vous rendez pas compte... Toutes les guerres que vous allez déchaîner, les maladies, les assassinats, les débauches. Si vous saviez seulement ce que vous avez fait, vous seriez restés chez vous tranquilles, vous auriez laissé la paix au monde».

Est-elle là pour entendre la réponse ?

«Oui, c'est bien, tout cela. Mais en somme cela ne nous intéresse pas... Les guerres oui, les maladies oui, nous avons connu tout cela. Nous sommes habitués. Mais... il y a quelque chose qui nous intéresse :

> «*Peux-tu nous dire, d'ici, comment on va vers l'Inde ?*»
> (Camoens, *Les Lusiades*)

«... Comment on va vers...» — c'est la question nouvelle.

On la pose dans tous les domaines, dans tous les ordres de la pensée, sur tous les plans.

De siècle en siècle par Galilée, Copernic, Newton, Halley, par Cassini, Laplace, Ampère, Maxwell, Einstein... On dirait qu'il en va de ces grands esprits comme dans les haras des chevaux sélectionnés... Mathématique, Physique, Chimie, — ils la poseront tous cette question, jusqu'à trouver «leur Inde»: l'atome et sa turbulente descendance.

Et si le monde était disjoint dans une Apocalypse de connaissances, la terre éclatant comme une bulle — du seul atome sauvé, on peut supposer que s'élèverait encore le débat :

«La destruction ?... oui. La mort ?... oui. Nous sommes habitués. Nous avons connu tout cela. Mais il y a quelque chose qui nous intéresse : d'ici, sais-tu comment on va vers ?...»

La réponse aussi nous la connaissons :

«Qu'est-ce que vous avez fait, Enfants qui ne vous rendez pas compte...»

Deux courants qui coulent rive à rive, sans se mêler jamais.

*
* *

XI

Prononcer le mot Renaissance, c'est parcourir des distances étonnantes : depuis Giotto contemporain du Dante jusqu'au Tintoret, qui mourra un an avant le Tasse.

Cette course au trésor vers l'Italie, à quoi la comparer ? Une fièvre, une montée de température, une sorte de rhume des foins très volatil mais euphorique, un excitant qui donnait à l'esprit une vivacité, un appétit de connaissances vraiment merveilleux. Le désir violent de s'emparer des richesses du savoir, de partager la joie que cette révélation apportait à tous.

Comprendre, c'est comparer. Alors naissait ce désir de secouer les formes anciennes, de se défaire de cette gaine scolastique qui étouffait la pensée. Le monde s'ouvrait tout grand, immense, différencié, généreux à l'homme. L'espace jeté devant lui comme la cape rouge du toréador. Voilà les routes nouvelles, et non plus ces cheminées étroites qui descendent de l'homme à soi-même, sombres plongées en profondeur d'où l'on ramène ce butin solitaire : une conscience et son cri silencieux.

Certes tout ceci n'est encore qu'une image, mais le monde tient à cette floraison géante, à ce printemps de l'art qui apportait aux hommes une révélation moins tragique que celle qui nous était venue d'une étoile et de quelques bergers.

Nous savons aussi que l'évolution humaine est plus lente, que l'Art et la Beauté ne pénètrent parmi les hommes que par des sentiers hardis et détournés. Mais cette idée de chasse au trésor lancée sur l'Italie séduit l'esprit, et nous sommes peu disposés à renoncer à cette convention romanesque.

*
* *

XII

Je voudrais lire plus avant dans son cœur.

*

Là-dessus on revient au point de départ. Semblable à celui qui manœuvre péniblement sa chaloupe en remontant le courant (si brachia forte remisit) — et si d'aventure ses bras se relâchent, il retourne «in pejus», c'est-à-dire vers le point de départ : au commencement, ici, les cordes et la maison du Quai.

Qui décide de donner à cette petite Labé une éducation somptueuse ?

Est-ce que les cordiers ont, d'ordinaire et à ce point-là, le sens de l'art, de la musique, des belles lettres ? Se soucient-ils d'autre chose que de leurs affaires matérielles ?

Déjà marié en 1493, Pierre Charlin, dit Labé, n'est pas jeune quand cette petite fille lui naît, en 1525 probablement. On sait qu'il se marie trois fois. C'est un commerçant riche, certes, mais point fait aux belles manières, ni façonné par le savoir. Un homme de travail, qui met la main à la corde et porte le tablier de cuir des artisans.

Qui s'occupe de l'enfant ?

Dès le début sa vie présente une part énorme d'inexplicable. Visiblement elle appartient à cette race inquiétante des précoces. Mais autour d'elle, qui va remarquer une personnalité de cette sorte ? De la beauté, sans doute, des manières très captivantes, cette vivacité qui frappe et que tant de gens regardent comme un signe de supériorité.

Née princesse, on l'eût exercée et travaillée jusqu'à tirer d'elle tout ce que le social le plus exigeant peut souhaiter d'une jeune fille de grande maison.

Mais l'enfant d'un cordier ?

On la confiait sans doute à des bonnes. On l'envoyait dans une de ces écoles ; généralement fort médiocres, tenues par des Mères. Ces dames, par leurs soins jardiniers, — greffage et bouturage de l'âme et du corps — d'un sauvageon ou d'une petite ourse, savaient faire une jeune fille accomplie ; mais son cerveau n'était pas très meublé.

Qui décide de rompre, pour elle, avec ce programme désuet ?

Qui intervient ?

Elle, on la jette aux livres comme les chrétiens aux fauves : latin, français, italien, espagnol, grec. Tout le long du jour on lui fait leçon. Ce qui lui reste de temps, elle le passe à l'exercice de la musique : luth, lyre, cistre, doucine, espinette, flûte.

Elle doit tout faire, tout savoir. «Notre cerveau court par une infinité d'affaires et incessamment remue», dit-elle. C'est que l'homme est une intelligence à qui nulle nourriture ne doit être refusée. Par-dessus tout, on meuble son esprit de la science nouvelle qui se trouve dans les livres de l'Antiquité.

Des livres, toujours des livres !... Non, on veille aussi à développer son corps ; on le soumet à une série d'exercices compliqués et dangereux : manège, équitation, escrime, — elle connaît les chevaux comme un maquignon mais aussi comme un écuyer. Epée, fleuret, toutes les armes d'assaut courtois sont les siennes. Calme, sûre, elle tient son rôle dans les tournois. Comme élément modérateur, on lui enseigne la broderie, l'enluminure et le dessin. Elle danse et chante.

C'est un programme assez dur, comme chacun peut le constater. Entreprise sans espoir, promise à quelque magnifique catastrophe ? Ah ! c'est mal connaître le «sujet».

*

De quel autre enfant illustre semble-t-on expérimenter ou reprendre ici, point par point, l'étonnant programme scolaire ?

A cette époque vit à Lyon un homme extraordinaire (peut-être l'antidote de Maurice Scève) — il est médecin à l'Hôtel-Dieu.

Un médecin qui rit, quelle trouvaille ! Et pour les malades, quelle chance : une cure d'éclats de rire, au lieu d'aloès. Chacun souhaitait rencontrer le gros moine. Et pourquoi pas le marchand de cordes, Pierre Labé, toujours entouré d'une foule d'apprentis ou de matelots de retour des îles, vieux chicots d'hôpitaux qui, guéris, descendaient au mouillage de Maître Labé, et là se dila-

taient la rate en racontant les blagues du docteur et les grandes et magnifiques aventures de ses géants ?

La petite a huit ans quand paraissent les premières chroniques gargantuines.

Rabelais donne-t-il des soins aux gens du marchand de cordes ? Rencontre-t-il la petite fille ? Est-ce lui qui intervient dans ce destin d'enfant ? Ou si l'Abbaye de Thélème jette à Lyon ses premiers feux dans le cerveau envoûté de quelque grande Abbesse, gagnée aux théories de la pédagogie nouvelle ? Est-ce le Pédagogue ou l'Abbesse qui met l'enfant en ce beau train d'études ?

Elle absorbe tout : l'italien, elle le parle comme sa langue maternelle ; l'espagnol, les grammaires, les langues génératrices de miracles, — tout. Elle aussi possède un appétit de géant.

Comme l'enfant Romulus, elle tire sur les mamelles de la louve, elle boit tout Rome. Ensuite elle passe en Grèce. Aucune timidité, aucun embarras, on la dirait lancée dans une chasse aux cerfs.

Intelligente, intrépide, prête à tout comprendre, ses qualités sont manifestes. Et si sportive. Elle passe à toute allure dans les futaies classiques : Virgile, Homère, Dante, Pétrarque, l'Arioste, — voilà ses prises. Ce sont les dix cors de ces chasses magiciennes. Domptés et dominateurs, ils se tiennent de chaque côté de ses hanches d'enfant et lui font escorte. On dirait d'une tapisserie du Moyen Age ; seulement, la tapisserie est vivante.

*

Aux anciens, elle revient comme un jet d'eau à sa source. Tous ceux qu'elle rencontre lui cèdent quelque chose, quelque chose de classique et de reculé, qui a l'odeur de Troie, d'Athènes, de Carthage. Elle connaît maintenant les géographies magnifiques. Mais quelle culture ! Plus solide qu'un émail, une matière à l'épreuve du temps : on le verra bien, plus tard, car son plus tard croît avec son présent. Mais elle ne le sait pas encore.

Ah ! certes, on ne l'a pas confiée à quelque maître Thubald, ni à quelque vieille toussoteuse. Elle n'est pas devenue folle, niaise, toute resveuse et rassottée. Le savoir de ses maîtres n'était pas que besterie ; leur science n'était mouffles abastardisant les bons esprits et corrompant toute fleur de jeunesse.

Jeune, elle l'est ! — toute frissonnante d'énergie secrète, les membres nets, les cheveux éclatants, la démarche insouciante et gracieuse. Tout en elle se jette vers les mystères ardents.

Pour le moment elle lit.

Elle lit Ovide, Properce, Tibulle, Virgile. Elle fait des sonnets italiens, elle lit Dante :

D'antico amor senti la gran potenza.

Elle lit Catulle.

«Evohé !... Evohé !...» Si loin de Lyon, si loin de Fourvière, où couraient donc ces folles aux longues jambes rapides, leurs cheveux battant un rythme de cavales ?... Vers quoi ?

Elle lit :

En un moment tu m'as ôté tout mon bagage
Imposé le silence à ce chant qui s'est tu.

Elle lit :

Or c'est l'an mil trois cent vingt sept tout justement
Qu'à l'aube du sixième jour du mois d'avril
Au labyrinthe entrai dont je me vois sortie.

*

De vivre en une si complète intimité avec ces mots latins, ces phrases étrangères qui pour elle ouvraient leurs secrets, — et toujours, toujours ce sont des secrets d'amour qui sont ainsi murmurés ou pressés sur la bouche — elle devenait savante en cette science.

Derrière le front calme de cette sagesse antique, sous la rigueur d'une expression sans cesse surveillée, toujours l'amour attend. De tous les héros, — qu'il soit le plus illustre, des hommes, le plus adroit, des dieux, le plus rusé, — toujours, dans quelque jointure de ces structures magnifiques, le désir et le regret de cette part d'extase, si brève qu'elle semble moins longue que l'étincelle qui jaillit de deux cailloux heurtés. Et pourtant cette extase, tous l'appellent, tous la veulent, comme si l'amour était l'unique miroir que nous ayons jamais possédé du Paradis ou de l'Enfer.

*

Les héros, s'ils souhaitent revivre, c'est pour retrouver avec les violences de la vie, les carnages des amours perdus.

Est-ce que les malheurs d'Ilion en flammes détournent Enée d'aimer la Dame de Carthage ?

Tous, Argonautes, pirates, rois en guerre, ne laissent-ils pas derrière eux sur le sillage de la mer, les cris des femmes abandonnées qui se lamentent comme brament les femelles de cygnes morts ?

Elle était avertie, cette jeune fille, — mieux prévenue qu'elle, aucune ne le fut jamais.

On lui donnait des modèles qui même dans la souriante langue italienne, si bien faite pour chanter les amours des amants de clair de lune — mais derrière le poli des syllabes, son oreille percevait des battements plus obscurs, devinait la présence d'un hôte différent, l'annonce et la menace des sombres amants couleur de choucas, le cœur blessé d'une flèche silencieuse et trop bien placée :

D'antico amor senti la gran potenza.

*

Mais, elle possédait quelque chose de plus que de l'esprit, quelque chose de plus durable, de plus frappant. On devait s'en apercevoir rapidement.

Elle aurait pu être une de ces savantes, une de ces sages, la *Mélancolie* d'Albert Dürer, coiffée de son arc-en-ciel et méditant sans fin sur la signification des signes curieux qui, tout autour d'elle, forment ou son décor ou sa prison : le sablier, la balance, l'aimant, le compas et le crâne.

La mort ? Il s'agit bien de cette baliverne !

Tout la pénètre : musique, chants, poèmes, danses, passavant, entrent en elle, trouvent une place, germent, s'élancent, verdoient : c'est une plante, une folie de rameaux jaillissants : la jeune fille Renaissance, un type de femme nouveau, plein d'attraits, dont l'Italie présentait quelques spécialités somptueuses.

«... J'ai une fille très belle, aurait pu dire Pierre Labé, une fille très belle, Loys la bien-aimée, pareille à une fleur d'or... Une fille...»

Au seuil de l'Abbaye de Thélème, souple, la taille élancée ; un fleuret aux doigts, mais son visage de «brise et de soleil» tourné vers l'Amant qui s'approche, les lèvres impatientes, de l'appétit aux dents, cette gaieté «confite» en chaque jointure de son corps, — Penthésilée, Marphise[32]? — Non : la fiancée de Gargantua.

*
* *

XIII

Elle meurt comme une bonne femme à la Péguy, entre son curé et son notaire.

*
* *

XIV

Mais où sont les neiges d'antan ?

Elle rejoint Villon sous l'herbe et forme avec lui la première arche de ce pont de gloire sur lequel s'avancent tous les chèvre-pieds de la Renaissance : érudits, traducteurs, savants, poètes, rois sur leurs chevaux de guerre, des évêques le télescope au poing, Scève, Pontus de Tyard, Héroët, Amyot et son Plutarque, François Ier, la Belle Ferronnière, le mal d'Amérique, Gutenberg sa presse sur l'épaule, bombardes et couleuvrines, des corsaires le perroquet au poing — On passe, ... On passe ! — Marguerite de Navarre, des reines à collerettes, Lucrèce et Victoria ; Vite ! Vite ! ... Des formes... des formes. Des tourbillons de formes ; Pétrarque et Camoens, Rabelais, l'Arioste, Vinci et Michel-Ange, Pic, Commynes — Presse, ... Presse — On passe, ... On passe.

Déjà au bout du pont s'élance le formidable coup de râteau du *Discours de la méthode.*

En France, les plus beaux délires durent peu.

*
* *

C La Confession

Elle n'est pas féminine, mais femme. Jamais jeune fille, jamais sylphide – encore plus ~~Statue~~ Amante que femme, la ~~Statue de l'Amante~~

Elle ne parle jamais à voix basse, aucune confidence murmurée sous le couvert des yeuses vénérables, si anciennes qu'elles semblaient avoir subsisté sans aucun dérangement depuis des siècles que glissait l'eau.

Mais une confession. Non par manque de pudeur, la pudeur qui la blesse et dont la force la tue. Dépasse la pudeur, cet ornement de la puberté: ~~la pudeur~~ ~~la pudeur~~ sur l'amour elle ~~est accident de l'adolescence – c'est la coupe~~ s'explique – C'est le sujet de la confession aux Dames les images ~~elle parle avec une perfection~~ ~~aux Dames bourgeoises~~ ~~Je dis aux Dames~~ ~~Je dis aux Dames~~ ~~Je dis aux Dames

D

La Confession

Mais non sans qu'il nous invite à tirer ~~la~~ leçon de l'expérience : morale d'une gravité aux pensée ~~de~~ d'une morale

Nous voyons s'amorcer ici les éléments ~~si essentielle~~ ~~ment français d'une~~ dont la gravité aux pensée d'un ~~la gravité aux pensée d'une morale~~, (si essentiellement) française

?

d'un geste si mondialement (sûr sarcaul)
d'une science mondiale
d'une sureté si mondiale

si essentiellement française et dont la fontaine à sur tout va jeter la graine légère dans ~~les ~~ les ~~les ~~ les ~~les ~~ les ~~où il faudrait les animaux~~.

dans les traces sédentes de les animaux

Ces graines de sagesse que la main sérieuse et mondiale de la S. allait jeter sur

PORTRAIT

Quel est le conte où le héros tombe amoureux du seul portrait de la princesse ?
Ce n'est certes pas de ce portrait-là qu'il s'agit.

Le côté chien de chasse de l'œil, le nez ? Mais il semble que l'on n'ait guère jusqu'ici prêté grande attention à cette évolution de la narine chez la femme. On a étudié l'évolution du mobilier français à travers les âges, mais un signe aussi révélateur, aussi instructif qu'un nez de femme, on ne songe guère à y appliquer son esprit.

Or il ne demeure plus rien de la narine grecque, elle n'a plus rien de statuaire, le gothique est loin, la narine Renaissance devient sensible, florale. Cependant, ni la narine du Vinci ni celle de Raphaël n'appartiennent au patrimoine français.

La narine de Louise Labé est tout autre, plus sensible et plus rebelle, comme renflée par des odeurs secrètes qu'elle seule discerne, — odeur qui monte de son linge et de son corps.

Des narines provocantes ; à la fois bouche et œil. Elles vivent par elles-mêmes comme des organes indépendants, par elles-mêmes et pour la recherche de cet immense monde des odeurs auquel jusqu'alors l'odorat des bêtes était seul voué.

Cette narine, voyez comme elle s'inscrit dans la race, modelée par une sensualité plus consciente, modelée par de plus secrètes sensations, des sentiments sourds et vifs. «Narines parlantes» comme en héraldique on dit que des armes sont parlantes. La plus muette des musiques chante dans ces courbes d'une coupe aussi sensible que celle d'un violon.

Au dix-huitième siècle, elles sont toutes lévrières. Le nez tout entier s'allonge, mincit. Entre les ailes battantes des paupières, la coulée rapide des prunelles, au-dessus d'une bouche sinueuse, glissante où l'esprit aiguise ses pointes à la lime des dents toujours blanches. C'est le nez qui chasse, sent, aspire, rapporte la bête proprement tuée, — très peu ou pas de sang. Du travail bien fait.

*

Elle n'est pas féminine mais femme. Jamais jeune fille, jamais sylphide, encore plus amante qu'amoureuse.

Jamais elle ne parle à voix basse. Aucun chuchotement, aucune confidence soufflée sous le couvert des yeuses si anciennes qu'elles semblaient avoir subsisté sans aucun dérangement depuis que glissait l'eau du fleuve. Pas une confidence mais une confession. Non par manque de pudeur. La joie qui la blesse et dont la perte la tue, dépasse cet ornement de la puberté. Mais sur l'amour, elle s'explique. C'est le sujet de sa confession aux Dames Lyonnaises. Elle en parle avec une objectivité distante, comme d'un fait, — maladie ou vol, — accident dont aucune de nous n'est garantie.[33] Défaite, elle s'autorise de son dur apprentissage pour nous avertir : prenez garde, c'est sottise de se prévaloir de sa sagesse ou de son âge ou de la solidarité de ses vertus. La plus forte en cette affaire n'est que faiblesse.

Elle parle, expose, s'explique, claire dans un tourment si trouble. Gauloise et féminine, avec ce sens, cette lucidité / cette pointe spirituelle[34] / maligne, qui même en cette extrémité ne l'abandonne pas. La confession s'achève, mais non sans qu'on nous invite à tirer leçon de l'expérience. Morale frondeuse d'une gravité moqueuse, si essentiellement française, de ton et d'expression, et dont La Fontaine à son tour va jeter la graine pleine d'amusantes malices dans les traces rôdeuses de ses animaux.

Elle n'est pas féminine mais femme. Jamais jeune fille, jamais sylphide, encore plus amante qu'amoureuse.

Jamais elle ne parle à voix basse. Aucun chuchotement, aucune confidence soufflée sous le couvert des yeuses si enciennes qu'elles semblaient avoir subsistéx sans aucun dérangement depuis que glissait l'eau de fleuve. Pas une confidence mais une confession. Non par manque de pudeur. La joie qui la blesse et dont la perte la tue, dépasse cet ornement dela puberté. Mais sur l'amour, elle s'explique. C'est le sujet de sa Confession aux Dames Lyonnaises. Elle en parle avec une objectivité distante, comme d'un fait,- maladie ou vol,- accident dont aucune de nous n'est garantie. Défaite, elle s'autorise de son dur apprentissage pour nous avertir: prenez garde, c'est sottise de se prévaloir de sa sagesse ou de son âge ou de la solidité de ses vertus. La plus forte en cette affaire n'est que faiblesse.

Elle parle, expose, s'explique, claire dans un tourment, si trouble. ~~Française~~ Lyonnaise et féminine, avec ce sens ~~pratique~~ cette lucidité || cette fonte qui même en cette extrémité ne l'abandonne pas. La confession s'achève, mais non sans qu'on nous invite à tirer leçon de l'expérience. Morale spirituelle || maligne d'une gravité moqueuse, si essentiellement française, de ton et d'expression, et dont La Fontaine à son tour va jeter la graine fondeuse dans les traces rôdeuses de ses animaux.

Table provisoire établie par Monique Saint-Hélier et renvoyant aux pages de son propre manuscrit ; les titres de chapitre ne figurent pas dans le manuscrit.

TABLE DES MATIERES

I.	D'où vient-elle?	P. 1 à 12
II.	Mais sur l'essentiel	12 – 21
III	Courtisane?	21 – 25
IV	Variations de l'honneur	26 – 30
V	Louise Labé, Scève et Pétrarque	31 – 44
VI	Cordiers 1525 (Pour moi, c'est la vie réelle de cette femme que je cherche)	45 – 49
VII	Ah! c'est un temps extraordinaire	50 – 56
VIII	Quelle femme va sortir d'un tel décor?	57 – 61
IX	Née princesse...	62 – 64
X	L'Amérique est là	65 – 68
XI	Prononcer le mot Renaissance	69 – 70
XIII	La fiancée de Gargantua	71 – 79
XIII-IV	La fin	80 – 81

==========

NOTES

1. Une ode écrite en grec, attribuée à Antoine de Baïf ou Peletier du Mans, et qui figure à la suite des poèmes de Louise Labé dans l'édition de 1556. Louise Labé avait joint en effet à l'édition de son œuvre personnelle vingt-quatre poèmes de ses contemporains écrits pour elle, en témoignage de leur admiration, regroupés sous le titre «Escriz de divers poetes, à la louenge de Louize Labé lionnoize». La traduction française de cette ode n'a pu être identifiée. Est-elle due à Monique Saint-Hélier elle-même ou à Blaise Briod ? Dans un ouvrage que nous avons beaucoup consulté sur le sujet, *Louise Labé Dame de franchise* (Paris : Nizet, 1968), l'auteur Fernand ZAMARON cite une traduction très proche de celle-ci, attribuée à Rheinold Dezeimeris (p. 127).

2. Sonnet I, dit « Sonnet italien».

3. Deux vers d'un sonnet anonyme attribué à Jacques Peletier du Mans, et qui figure à la suite des poèmes de Louise Labé dans l'édition de 1556.

4. Mariana Alcoforado (1640-1723), religieuse portugaise, célèbre pour ses prétendues *Lettres* à un jeune officier français.

5. Sonnet VIII.

6. Christine de PISAN, *Cent Balades*, XI ; voir ses *Œuvres poétiques*, éd. Maurice Roy, Paris : Firmin Didot, 1886-1896, T. 1, p. 12.

7. Elégie II, v. 91.

8. Sonnet VII.

9. Sonnet V.

10. Elégie III, v. 21-22.

11. Elégie III, v. 24.

12. «Des baisers de Louise Labé», ode latine attribuée à Antoine Fumée, contemporain de Louise Labé et personnage considérable à la Cour du Roi. Ce poème figure lui aussi dans les «Escriz de divers poëtes à la louenge de Louize Labé». La traduction française que cite Monique Saint-Hélier est sans doute celle, littérale, de Breghot du Lut parue à Lyon en 1830.

13. Citations fragmentaires tirées du *Débat de Folie et d'Amour*, «Discours V» (Ed. Droz, p. 56-58).

14. Pierre BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, dont la première édition date de 1697. Célèbre pour avoir réuni en un même ouvrage l'érudition scientifique et l'esprit polémique, Bayle eut un grand succès au XVIIIe siècle, notamment auprès des Encyclopédistes, et son *Dictionnaire* connut plusieurs rééditions.

15. SAINTE-BEUVE, «La Belle Cordière, Louise Labé», *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1845; repris dans *Portraits contemporains*, Paris : Didier, 1846, III, p. 159-188.

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

18. SAINTE-BEUVE, «Œuvres de Louise Labé», *Le Constitutionnel*, 23 février 1863; repris dans les *Nouveaux Lundis*, Paris : Lévy Frères, 1865, tome IV.

19. Charles BOY, *Œuvres de Louise Labé*, édition, notes et commentaires, Paris : A. Lemerre, 1887, 2 vol.

20. Joseph AYNARD, *Les Poètes lyonnais, Précurseurs de la Pléiade*, 1924, réédition Genève: Slatkine, 1969, p. 64.

21. Epitre dédicatoire intitulée «A M.C.D.B.L.» (A Mademoiselle Clémence de Bourges Lionnoize); Louise Labé y vante, à l'adresse des femmes de son temps, les valeurs de l'étude, de la science et de l'art d'écrire pour donner sens «aux plaisirs des sentimens» et «autres voluptez»: « je ne puis faire autre chose que prier les vertueuses Dames d'eslever un peu leurs esprits par dessus leurs quenoilles et fuseaus [...]» (Ed. Droz, p. 18).

22. François de BILLON, *Le Fort inexpugnable de l'honneur du sexe Femenin*, Paris, 1555 ; ouvrage cité par Joseph Aynard dans son «Introduction» aux *Poètes lyonnais.* Monique Saint-Hélier reprend chez Aynard cette citation de Billon.

23. Pétrarque, *Canzoniere*, sonnet CCXI.

24. Maurice Scève, *La Saulsaye*, «Eglogue de la vie solitaire», in Joseph Aynard, *op. cit.*, p. 137.

25. Maurice Scève, *Délie*, dizain CCCCXLIX et dernier, *ibid.*, p. 111.

26. Maurice Scève, *Délie*, dizain CCCCVIII, *ibid.*, p. 108.

27. Maurice Scève, *Délie*, dizain CCCLXVII, *ibid.*, p. 104.

28. Maurice Scève, *Délie*, dizain CCCLXXVIII, *ibid.*, p. 106.

29. Maurice Scève, *La Saulsaye*, «Eglogue de la vie solitaire», *ibid.*, p. 139.

30. Les *Lettres de John Keats* (Paris : Librairie Béranger, 1949) venaient de paraître lorsque Monique Saint-Hélier travaille à son essai sur Louise Labé. Dans ce volume de correspondance figurent les lettres à Fanny Brawne, dans une nouvelle traduction d'Aliette Bemberg. Sans doute Monique Saint-Hélier cite-t-elle de mémoire.

31. *Débat de Folie et d'Amour*, «Discours V» (Ed. Droz, p. 74).

32. Héroïne d'*Orlando furioso* de l'Arioste.

33. Il s'agit de la troisième Elégie, qui commence ainsi :

Quand vous lirez, ô Dames Lionnoises,
Ces miens escrits pleins d'amnoureuses noises,
Quand mes regrets, ennuis, despits et larmes
M'orrez chanter en pitoyables carmes,
Ne veuillez pas condamner ma simplesse,
Et jeune erreur de ma fole jeunesse,
Si c'est erreur: mais qui dessous les Cieus
Se peut vanter de n'estre vicieus?

34. Monique Saint-Hélier note en marge pour elle-même: «la pointe spirituelle dans le sens français et malin du mot». Les barres obliques figurent dans le manuscrit ; elles indiquent une indécision, une hésitation entre deux mots ou deux expressions.

J.-F. T.